

BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ

DES

AMIS DE VIENNE

Le quartier de Pipet : esquisse d'une micro-histoire*

Les études d'histoire sociale, comme celle que j'avais publiée avec Philippe Maret sur la société viennoise au milieu du XIX^e siècle¹, procèdent par grandes masses et ne permettent guère d'imaginer la vie concrète des acteurs sociaux. Pour s'approcher de la vie réelle des Viennois d'antan, il faut pouvoir scruter à la loupe le milieu dans lequel ils vivaient : la famille, le métier, le quartier.

Ce dernier définit une forme de sociabilité qui n'est pas celle des relations professionnelles et des liens familiaux. Elle est plus lâche, plus variée, plus aléatoire. Elle n'a pas la force contraignante des hiérarchies corporatives ou des liens du sang. Elle est cependant un élément important de la vie urbaine. À l'époque où les déplacements se faisaient à pied et où les logements étaient exigus, la vie de quartier était plus intense et le voisinage pesait lourd dans la vie quotidienne des familles. Celui-ci déterminait des conflits et des solidarités qui se sont largement estompés dans nos sociétés de l'individu. Encore ce déterminisme de l'habitat dépend-il de la densité, de la topographie, de la voirie : les relations humaines sont structurées par une forme spatiale qui est toujours singulière. C'est cette singularité d'un quartier que j'ai essayé d'appréhender en exploitant les listes électorales.

Un quartier n'est pas facile à délimiter. Ses marges sont mouvantes et incertaines, soumises en permanence à l'attraction des quartiers voisins. Les rénovations urbaines ne cessent d'en modifier la structure. C'est le cas du quartier de Pipet, qui a été affecté à l'époque contemporaine par trois événements : la Révolution française, qui a libéré le quartier de l'emprise monastique ; le percement de la rue Victor Hugo à la fin du XIX^e siècle, qui a établi une solution de continuité dans le tissu urbain ; enfin le dégagement du théâtre antique dans les années 1930 qui a fortement réduit l'espace habité. Ces transformations urbaines ont-elles influé sur la composition sociale du quartier ? C'est la question que nous aurons à nous poser au long de cet article. Mais il faut commencer par cerner l'espace que nous allons étudier.

I - Le quartier Pipet sous l'Ancien Régime

Pour délimiter le cadre spatial de cette étude, nous disposons du plan de la ville tracé par Schneyder quelques années avant la Révolution (voir fig. 1). Il nous montre un petit quartier, orienté perpendiculairement à l'axe de la rue Pipet, et

* Cet article doit beaucoup à Roger Dufroid qui a mis généreusement à ma disposition sa fabuleuse connaissance de l'histoire viennoise. Qu'il en soit chaleureusement remercié. Mes remerciements vont aussi à Martine Gaide, auteur des photographies.

1 - B.S.A.V., 100, 2005, 4, p. 3-27 et 101, 2006, 1, p. 16-18.

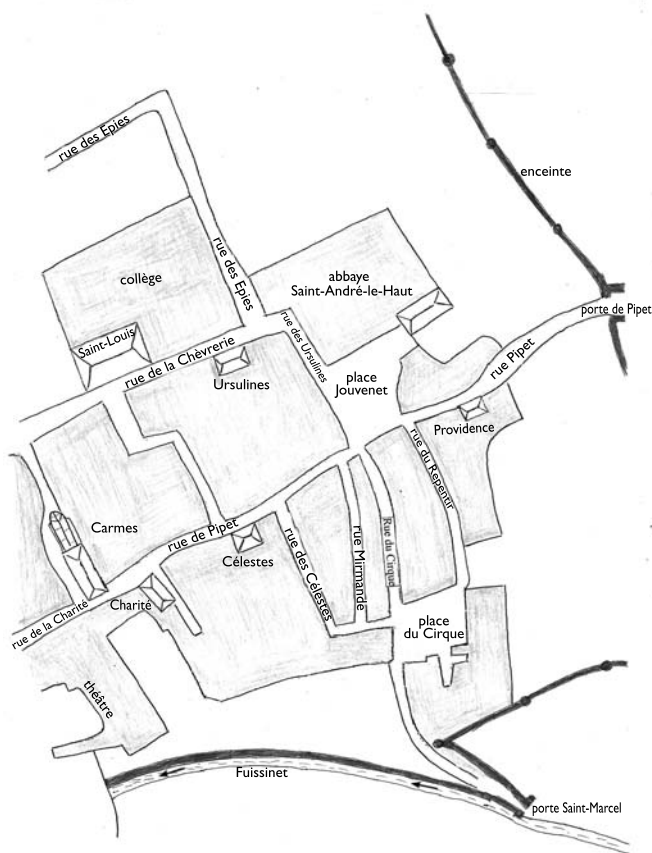


Fig. 1 - Le quartier Pipet avant la Révolution.

enclavé entre les propriétés religieuses. Il est composé de deux places, la place Jouvenet au nord, et la place du Cirque au sud, reliées par quatre rues grossièrement parallèles, la rue des Célestes, la rue Mirmande, la rue du Cirque et la rue du Repentir. Ce quartier, protégé par l'enceinte et par la citadelle de Pipet, s'est formé dès le Haut Moyen Age sur les ruines de l'ancien théâtre romain, en même temps que les Dames de Saint-André-le-Haut établissaient leur monastère au nord de la rue Pipet. On ne sait trop du coup comment dénommer ce quartier : Pipet, du nom de la colline qui le surplombe, ou Saint-André-le-Haut qui est le nom de la paroisse dont il fait partie, mais qui s'étend quant à elle sur toute la pente collinaire jusqu'à la rue Marchande.

En tout cas, à la jonction de l'espace monastique et de l'espace urbanisé, la place Jouvenet apparaît comme le centre du quartier. Sa fonction centrale est marquée par l'implantation d'une fontaine monumentale. Celle-ci existait dès le XVI^e siècle, mais elle a été reconstruite en 1770 dans le style des places romaines, avec son bassin ovale et son petit obélisque qui pourrait être l'emblème du quartier si ce modeste monument bénéficiait d'un dégagement significatif. Or l'urbanisation est ici bloquée par l'emprise religieuse qui a colonisé la pente des collines. Aux Carmes, aux Capucins et aux bénédictines du Moyen Age, se sont

2 - Voir les articles de Renée Bony dans le *B.S.A.V.*, 90, 1995, 3, p. 95-96 ; 97, 2002, 2, p. 3-29 ; 105, 2010, 2, p. 19-30.

ajoutées au XVII^e siècle les congrégations enseignantes : les Jésuites du collège pour l'enseignement des garçons, les Ursulines, les Annonciades et les Sœurs de Saint-Joseph pour l'éducation des filles².

Les Ursulines sont la première des congrégations féminines à s'installer, de 1619 à 1622, entre le couvent des Carmes et la place Jouvenet. Leur église est bâtie dans la partie haute de la rue de la Chèvrerie (actuelle rue Saint-André-le-Haut),



Fig. 2 - Portail de la maison de Gruffy.



Fig. 3 - Porte le la tour d'escalier de la maison de Gruffy.

face au grand mur de soutènement du collège. En 1646, c'est le tour des Annonciades, que leur habit bleu fait appeler « sœurs bleues », ou « bleues célestes », ou « célestes ». Leur enclos se constitue peu à peu, au sud de ceux des Carmes et des Ursulines, et à l'est de la Charité. Leur église, achevée seulement en 1730, donne sur la rue Pipet. Les Sœurs de Saint-Joseph, enfin, achètent en 1688 la belle maison dont on peut voir encore aujourd'hui, au n° 18 de la rue Pipet (fig. 2 et 3), le portail à bossages, anciennement armorié aux armes des premiers propriétaires, les Gruffy, ainsi que la tour d'escalier dans le style de la Renaissance. Ces religieuses à vrai dire ne constituaient pas à proprement parler une congrégation enseignante, mais plutôt une congrégation hospitalière. Depuis 1668, elles desservaient l'Hôtel-Dieu où elles s'occupaient des malades et des enfants abandonnés. Mais dans le cadre de la politique d'enfermement des déviants qui se met en place au XVII^e siècle, il leur revenait de prendre en charge les prostituées et d'assurer leur « redressement » par l'éducation, le travail et le repentir, dans un bâtiment séparé de l'hôpital, appelé « Providence ». C'est cette fonction de rééducation et de moralisation qui est dévolue à la maison de la rue

3 - Il en reste aujourd'hui la minuscule impasse Louis-Meunier qui s'ouvre sur le théâtre antique pour les abonnés du Festival de Jazz.



Fig. 4 - La portion conservée de l'ancienne rue du Repentir.

« Providence » s'étendait sur l'ensemble de la *cavea* (les gradins) de l'ancien théâtre romain et c'est dans le grand jardin planté d'arbres qui recouvrait les ruines qu'ont eu lieu les premières fouilles de reconnaissance du monument romain au début du XX^e siècle.

A la même époque, les bénédictines de Saint-André-le-Haut rénovent leur monastère. Les travaux commencés en 1622 s'achèvent avec le magnifique portail de 1665 qui ouvre sur la cour d'honneur de l'abbaye. Celle-ci sera nommée cour de l'Ambulance lorsque le monastère sera transformé provisoirement en hôpital militaire pendant la Révolution française. A la fin du XVII^e siècle, le quartier de Pipet est donc enclavé entre les remparts et les domaines des religieuses. Il ne communique avec la ville basse que par la rue Pipet. Vers l'extérieur, deux portes permettent de sortir du quartier vers la campagne environnante. La porte de Pipet, assez solidement fortifiée au vu du plan Schneyder, s'ouvre sur le chemin qui mène à Beaurepaire. Elle se trouvait au niveau de la maison qui porte aujourd'hui le numéro 33 (fig. 5). La porte de Saint-Marcel, au bout de la rue du Cirque, débouchait sur le ruisseau du même nom, qu'on appelait aussi le ruisseau de Fuissinet. Mais ce vallon de Saint-Marcel n'était pas alors



Fig. 5 - L'emplacement de l'ancienne porte de Pipet, avec les vestiges de l'enceinte.

viabilisé et ne constituait pas la sortie de ville qu'il est devenu aujourd'hui. Le quartier de Pipet a donc au sud la forme d'un entonnoir en cul-de-sac. Les quatre rues transversales à la rue Pipet convergent sur la place du Cirque, d'où la rue du Cirque s'incurve vers l'est en descendant vers le ruisseau. Précisons, pour situer cette place aujourd'hui disparue, que son angle nord-ouest se trouvait en face de l'escalier qui relie actuellement la rue du Cirque à la rue des Célestes.

II - Le quartier Pipet après la Révolution

La vente des maisons religieuses comme biens nationaux pendant la Révolution française ne change pas la structure du quartier. Mais le lotissement des quatre domaines augmente considérablement la population. La comparaison sommaire entre le plan Schneyder de 1785 et le cadastre de 1826, dit napoléonien, est éloquente : une vingtaine de maisons ont été construites le long de la rue Pipet, une douzaine sur la rue de la Chèvrerie et sur la rue des Ursulines. Mais c'est surtout le partage de l'abbaye Saint-André-le-Haut qui donne au quartier une extension remarquable vers le nord : 36 lots d'habitation, d'entrepôt ou d'atelier se partagent l'église et le presbytère, le cloître et la cour de l'Ambulance. Aujourd'hui encore, en observant l'ancienne église ou la cour de l'Ambulance, on devine l'ampleur du peuplement qui a investi l'ancien couvent bénédictin. Le culte paroissial (et jusqu'au nom de l'église elle-même) une fois transféré à la chapelle du collège (église Saint-Louis), toute trace de vie religieuse s'efface du quartier en quelques années, laissant la place au petit commerce, à l'artisanat et à l'industrie drapière alors en plein essor.

Ainsi la profonde mutation de l'ancienne paroisse de Saint-André-le-Haut, dans un cadre spatial au demeurant inchangé, serait emblématique du nouveau primat de l'économie sur la religion si la transcendance ne continuait à se manifester en ces lieux sous la forme du culte funéraire. La conversion de l'abbaye en bien national et le départ des bénédictines en 1792 permettent de répondre pratiquement aux discussions hygiénistes qui avaient émaillé la fin de l'Ancien Régime sur la nécessité de rejeter l'inhumation hors les murs de la ville. La fin du siècle et le début du nouveau voient donc la transformation des jardins du monastère en cimetière municipal et la fermeture concomitante de tous les cimetières paroissiaux. Depuis les abords immédiats de l'ancienne abbaye où s'installent sous l'Empire les premiers monuments funéraires jusqu'au récent columbarium installé à l'extrémité orientale du cimetière de Pipet, les tombes ne vont cesser, tout au long du XIX^e et du XX^e siècle, d'escalader les pentes de la colline de Sainte-Blandine dans un paysage grandiose où les Viennois vont trouver, selon la formule consacrée, leur dernière demeure.

Cela ne suffit pas à redonner au quartier une véritable fonction religieuse. Il faudra attendre la réaction catholique de la deuxième moitié du XIX^e siècle pour que la religion brille ici de nouveau de ses derniers feux. En attendant, c'est la fonction économique qui prédomine. C'est ce que nous allons voir maintenant, grâce à une source précieuse pour l'histoire sociale : les listes électorales⁴. Mentionnons-en d'emblée les limites. Elle ne concerne que les hommes âgés de 21 ans. Elle laisse donc dans l'ombre les femmes, les enfants et les jeunes gens. Quand on sait l'importance du travail féminin et du travail adolescent dans la draperie viennoise, il faut garder à l'esprit que les listes électorales nous livrent une image déformée de la société viennoise, dans laquelle le monde du travail est grandement sous-évalué. Elles laissent également de côté les travailleurs

4 - Archives communales de Vienne 2 K1-3, 2K1-29 et 2K1-36

étrangers, qui sont de plus en plus nombreux à partir des années 1880. Enfin la grande inconnue est le nombre d'électeurs non-inscrits, qui va sans doute dans le même sens que le paramètre précédent. Malgré ces réserves très importantes, les listes électorales nous permettent de brosser à grands traits le portrait social du quartier au milieu du XIX^e siècle.

Le tableau n° 1 (cf. Annexe p. 22 et suivantes) répartit les 202 électeurs du quartier en 1849 selon la classification que nous avons adoptée dans notre article de 2005, ce qui permet de comparer la population du quartier avec la population viennoise. La comparaison ne laisse pas de doute ; le quartier Pipet est un quartier populaire : 72% de ses habitants appartiennent aux catégories ouvrières et artisanales, contre 64% pour l'ensemble de la ville. Mais à vrai dire ce peuple ouvrier qui habite et le plus souvent travaille au pied de la colline est celui d'une mono-industrie, la draperie viennoise, qui est en plein essor dans la première moitié du XIX^e siècle. Plus de la moitié de la population du quartier travaille dans l'industrie lainière : 85 tisseurs, 8 fileurs, 9 autres ouvriers ou artisans de la draperie. Pas une rue qui ne compte au moins quelques travailleurs du textile. Cela s'explique en partie par la vente des biens nationaux qui a permis d'installer des ateliers dans tous les recoins des anciens couvents. C'est ce que confirme la présence dans le quartier de 8 drapiers-fabricants, petits entrepreneurs de la laine qui ont dû saisir l'occasion d'acquérir des locaux à bas prix. Le cas de la cour de l'Ambulance est édifiant. Les ateliers se partagent les arcades de l'ancienne cour abbatiale, où l'on ne trouve pas moins de 3 fabricants, 1 fileur, 1 teinturier et 11 tisseurs ! C'est aussi probablement le cas de la rue des Célestes où un fileur et une dizaine de tisseurs utilisent les anciens bâtiments des Annonciades. C'est sûrement le cas enfin de la place Jouvenet avec ses deux fabricants, son atelier de foulon, ses deux tondeurs et sa dizaine de tisseurs. Il n'est qu'à voir aujourd'hui encore les ouvertures de toutes sortes criblant les murs de l'ancienne église Saint-André-le-Haut (fig. 6 A et B) pour comprendre comment la petite industrie naissante a reconverti à son usage l'espace religieux.

Mais le lotissement des monastères n'explique pas tout. La rue et la place du Cirque qui n'avaient pas d'établissement religieux comptent 1 fabricant, 3 fileurs, 25 tisseurs, 1 garnisseur, 1 tondeur et 1 teinturier. C'est sans doute au bas prix des biens et des locations d'un quartier aussi excentré qu'il faut alors attribuer une telle présence industrielle. Une telle situation peut surprendre. On est loin de l'image usinière que nous ont laissée de la draperie le quartier d'Estressin et la vallée de la Gère. Ce serait oublier qu'en cette première phase de la révolution industrielle l'usine n'est pas le paradigme de l'industrie. Le tissage, en particulier, n'est pas mécanisé et les métiers à bras ne subissent aucune contrainte de localisation. N'importe quel appartement un tant soit peu vaste et haut de plafond peut faire l'affaire. C'est ce qui explique la dispersion du tissage dans toute la vieille ville jusqu'à la mécanisation du Second Empire.

Aux métiers du textile largement prédominants, il faut ajouter les métiers du bâtiment (8 maçons, 4 charpentiers, 3 menuisiers, 2 plâtriers, 1 tailleur de



Fig. 6 A - Façade nord de l'ancienne église abbatiale de Saint-André-le-Haut et cloître [cliché R. Lauxerois, musées de Vienne - 1989] ; B - Façade sud de l'ancienne église abbatiale de Saint-André-le-Haut.

pierre), les 2 cordonniers, les 5 tailleurs d'habits et les 13 travailleurs non qualifiés (journaliers, manœuvres, domestiques). Le caractère laborieux de notre quartier est encore conforté par la présence de l'abattoir que le maire De Miremont décide d'installer en 1823⁵ au bout de la rue des Célestes et de la rue Mirmande (à l'emplacement occupé aujourd'hui par le parking Saint-Marcel et la Caisse d'allocations familiales). L'abattage des animaux se faisait jusque là dans

5 - Délibération municipale du 4 août 1823, ACV 1 D 3

la rue Ecorcheboeuf, la bien nommée, au bord de la Gère (actuelle place Saint-Louis). Est-ce vraiment un souci d'hygiène qui imposait le transfert de l'abattage dans un quartier moins densément peuplé ? On peut en douter. L'embouchure de la Gère charriaient tous les déchets de l'industrie viennoise. Le choix du nouvel emplacement apparaît dicté par les eaux du Fuissinet, ainsi que par le débouché des aqueducs romains, qui permettaient d'évacuer le sang et les déchets de boucherie. Mais plus que le rejet d'activités polluantes, il faut voir peut-être dans ce regroupement de la « tuerie publique » et du cimetière, la manifestation d'une sensibilité nouvelle face à la mort, qui ne doit plus cohabiter avec les vivants. En tout cas l'opportunité d'utiliser ici un terrain de l'hospice permettait une rationalisation du ravitaillement. L'ouverture d'une route dans le vallon de Saint-Marcel allait compléter la modernisation du processus en autorisant l'arrivée à l'abattoir des bêtes du plat pays, qui n'auraient plus à traverser les encombrements de la vieille ville. Jusqu'à son départ pour le quartier de l'Isle au début du XX^e siècle, l'abattoir de Saint-Marcel, que dirige peut-être en 1849 Jacques Bonnefond, le jeune vétérinaire (26 ans) de la rue des Ursulines, allait ainsi contribuer à donner une image faubourienne du quartier, assez éloignée de son image actuelle, celle de la civilisation des loisirs avec son festival de Jazz, son petit train touristique et la montée du dimanche au belvédère de Pipet.

Au rebours de cette animation ponctuelle des groupes de visiteurs dans un quartier ordinairement tranquille, il faut imaginer la vie bruyante et colorée du travail au milieu du XIX^e siècle : les troupeaux de bœufs, de porcs, de moutons dévalant la pente de la montée Saint-Marcel, les cris des bouchers et des maqui-gnons, le ruisseau sanglant s'engouffrant sous l'hôpital, les odeurs animales de l'abattoir et les odeurs chimiques des teintureries, le bruit mécanique des métiers à tisser, les coups répétés des marteaux de foulon, la frappe des trois maréchaux-ferrants de la rue des Ursulines et de la rue du Repentir, le sciage de l'ébéniste de la rue du Cirque, le roulement des tonneaux approvisionnant le marchand de vin de la rue Mirmande, le cabaret de la rue des Célestes et celui de la rue Pipet, les jurons du fontainier pestant contre l'obstruction des canalisations par les détrit. A quelle époque la vraie vie, celle du travail aux longues journées, a-t-elle déserté les rues du quartier ? C'est ce que nous tâcherons d'établir plus loin.

Le petit commerce, en revanche, n'est pas à la hauteur de cette vie laborieuse, comme on l'imagine ordinairement pour les quartiers populaires traditionnels. Deux ou trois débits de boisson, certes, et quatre épiciers. Mais pas de boulanger (il y en a 60 à Vienne à cette date), pas de boucher (l'abattoir vendait-il au détail ?), pas de charcutier, pas de marchand de charbon (il y en a 35 dans la ville). D'une manière générale les classes moyennes sont peu représentées : à peine 7% des électeurs du quartier contre 13% dans la population viennoise. Quant à la bourgeoisie, si l'on sort du lot ces petits patrons de l'industrie drapière qui vivent en symbiose avec leurs ouvriers à façon, elle se limite à une douzaine de propriétaires-rentiers, à un négociant, un courtier et à quelques professions libérales bien isolées. Le quartier Pipet est bien un quartier de travailleurs.

Une dernière remarque qu'il faudrait pouvoir étayer par des recherches complémentaires dans l'état-civil. La concordance des patronymes, des adresses et des professions nous amènent à faire l'hypothèse d'une fréquente cohabitation familiale. Ainsi par exemple, deux charpentiers habitent rue du Cirque ; ils portent le même nom et le même prénom, Pierre Barbier ; l'un a 48 ans et l'autre 22 ; il y a de fortes chances qu'ils soient père et fils et qu'ils habitent dans la même maison. Même chose pour Eloi Bonhomme, 51 ans, et Joseph Bonhomme, 22 ans, tous deux tisseurs rue Pipet. On pourrait ainsi multiplier les exemples.

III - Le quartier Pipet à la fin du XIX^e siècle

A la lecture des deux tableaux (par métier et par rue), on est frappé d'emblée par la remarquable stabilité du quartier. La légère progression du nombre d'électeurs constatée entre 1849 et 1897 correspond exactement au retour des ecclésiastiques sur les hauteurs de la ville. Car la colline de Pipet a retrouvé la fonction religieuse qu'elle avait eue dès l'origine. Dès 1860, le maire Victor Faugier fait élever la tour en briques et la statue de la Vierge en pierre de Volvic qui dominant la ville⁶. Puis, de 1870 à 1873, la chapelle Notre-Dame vient compléter la vocation mariale attribuée au mont Pipet par une Eglise catholique en mal de reconquête des âmes après la révolution de 1848 et la Commune de Paris de 1871. Remarquable concordance avec la métropole voisine qui a inauguré la statue dorée de Fourvière lors de la fameuse illumination du 8 décembre 1852, et qui édifie sa basilique monumentale depuis 1872. Ce n'est évidemment pas un hasard. L'exaltation votive du culte marial⁷ est le chant du cygne d'une réaction catholique qui engage son dernier combat avec la modernité. Cette dernière flambée de catholicité réinscrit en tout cas la colline comme un signal dans le paysage urbain. Les cinq missionnaires de la Salette et leur cuisinier y forment un habitat permanent qui avait disparu depuis le règne de Louis XIII. Si on leur ajoute les 5 Frères des Écoles chrétiennes qui forment une petite communauté équivalente, au 27 de la rue du Cirque, le clergé représente presque 5% des électeurs du quartier, alors qu'il était absent en 1849.

C'est d'ailleurs compter sans les Franciscaines du Sacré-Cœur qui se sont installées rue Pipet dans l'ancienne « Providence » des Sœurs de Saint-Joseph. L'histoire contemporaine de ce clos qui recouvre la plus grande partie du théâtre antique reste à écrire. Par quelles mains est-il passé après la nationalisation des biens ecclésiastiques en 1789 ? On l'ignore. En tout cas, il n'a pas été loti et il est resté intact jusqu'au dégagement des ruines romaines dans l'entre-deux-guerres. Il a été acquis, semble-t-il, en 1858 par l'Œuvre du Bon Pasteur, fondée en 1849 par deux laïques, Madame Morel et Mademoiselle Jourdan, pour « recueillir des jeunes filles pauvres, orphelines ou abandonnées, de 4 à 16 ans ». Cette œuvre de

6 - Voir sur ce sujet l'article d'André Hullo, « La malheureuse inauguration de la statue de la Vierge de Pipet » *B.S.A.V.*, 102, 2007, 3, p. 26-28.

7 - Le dogme de l'Immaculée Conception est de 1854, Notre-Dame de la Garde à Marseille de 1870, la basilique de Lourdes de 1876 etc...

charité s'était d'abord établie place des Capucins avant de s'installer rue Pipet. Puis en 1880, l'Œuvre du Bon Pasteur fait appel à une congrégation lyonnaise, les Franciscaines du Sacré Cœur, qui vont dès lors prendre en main les trois maisons de l'œuvre : celle de Notre-Dame-de-l'Isle, celle des Guillemottes, où sont accueillies 16 jeunes filles idiotes, et celle de la rue Pipet, qui héberge⁸ 39 orphelines dont 10 sont viennoises. Ainsi, sous la III^e République, le quartier Pipet a recouvré la fonction charitable qui était la sienne avant la Révolution française.

Quant aux cinq religieux enseignants que nous venons d'évoquer, ils sont hébergés par le Cercle catholique d'ouvriers (fig. 7) qu'a fondé à ses frais Etienne-Marie Cottet en 1877. Le Cercle catholique est une propriété assez importante formée de plusieurs bâtiments dont il reste aujourd'hui le bâtiment principal au



Fig. 7 - L'ancien Cercle catholique d'ouvriers.

bout de la rue du Cirque⁹. Il comportait entre autres une chapelle et une salle de spectacles. Avec ses concerts, ses représentations théâtrales, et bientôt cinématographiques, il devait apporter au quartier une animation non négligeable. C'est un autre aspect de la reconquête catholique qui se découvre ici : non plus l'aspect magique des processions traditionnalistes vers un

lieu de pèlerinage, mais celui de l'Action catholique, ancrée dans son époque au nom de ce christianisme social qui évoluera vers la Démocratie chrétienne. Le Cercle catholique sera bientôt concurrencé auprès de la jeunesse du quartier par le Cercle démocratique de la montée Saint-Marcel qui, devenu Amicale laïque, comportera aussi une salle de spectacles. Il faudrait, si les sources le permettent, écrire un jour l'histoire de ce voisinage explosif et de la vie culturelle intense qui réunissait en ces lieux la jeunesse républicaine et la jeunesse catholique, tout à la fois rivales et portées par le même mouvement d'éducation populaire. Nul doute en tout cas que le quartier n'ait alors retenti lors des dimanches et fêtes, et des soirées d'été, d'une vie débordante, qui redoublait l'animation quotidienne du travail déjà évoquée.

Car pour le reste, le quartier n'a pas changé. Il n'a pas été affecté, ni dans sa structure, ni dans son peuplement, par l'opération urbanistique d'envergure qu'a

8 - Nombres recensés en 1901. Sur les Franciscaines du Bon Pasteur, voir Pierre Cavard, *Notre-Dame de l'Isle sous Vienne*, 1937, et Lionel Labonne, « La séparation des Églises et de l'État à Vienne (1901-1906) » *BSAV*, 91, 1996, 1, p. 13-25. L'Œuvre du Bon Pasteur existe toujours. Elle gère la maison de retraite de Notre-Dame-de-l'Isle et la maison d'enfants des Guillemottes.

9 - C'est l'actuelle Maison de la culture arménienne. Les informations sur le Cercle catholique sont tirées de l'article d'André Hullo, « Le Cercle catholique d'ouvriers », *BSAV* 96, 2001, 2, p. 3-19.

été le percement de la rue Victor-Hugo (voir fig. 8). Celui-ci a commencé avec la création de la ligne de chemin de fer et la mise en service de la gare PLM en 1854. Dès les années suivantes, le bas de la rue Victor Hugo, de la station ferroviaire à la rue Peyron et à la montée Coupe-Jarret, est ouvert à la circulation, sous le nom de rue de la Gare. Puis, de 1874 à 1887, est réalisée la prolongation, jusqu'à la rue des Epies. Celle-ci prend alors les noms de Pierre-Schneyder et Nicolas-Chorier, tandis que la rue de la Gare devient la rue Victor-Hugo. En 1888 enfin, la jonction est réalisée avec « Charlemagne » par le chemin des

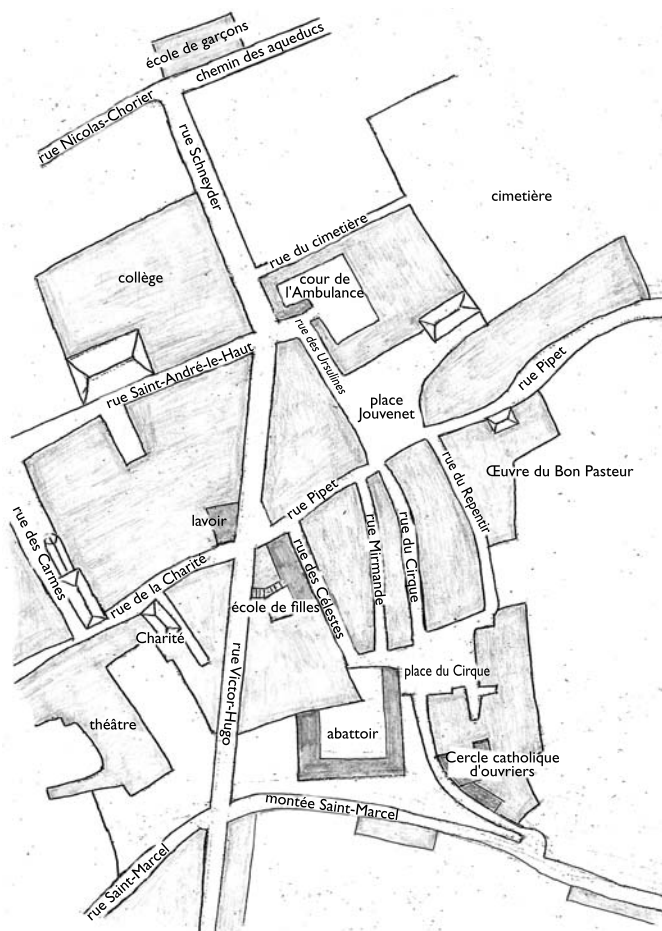


Fig. 8 - Le quartier Pipet vers 1900.

Aqueducs. L'ouverture de la nouvelle voie s'est faite essentiellement à travers les vignes et les jardins et a peu touché au tissu urbain. Tout au plus a-t-il fallu détruire les premières maisons de la rue Pipet¹⁰ et réaligner l'aile nord du collège Ponsard. La seule conséquence importante est la rupture de continuité qui tend à isoler symboliquement le quartier Pipet dans la perception du paysage urbain.

10 - Voir à l'angle de la rue Victor-Hugo et de la rue Pipet le portail coupé de l'ancienne maison des Célestes.

Celui-ci est désormais nettement délimité par les deux axes routiers que sont la rue Victor-Hugo et la montée Saint-Marcel.

C'est peut-être cette rupture qui explique la diversification du petit commerce alimentaire : aux 2 épiciers, celui de la rue du Cirque, et celui du 1 rue des Ursulines qui existait encore il y a quelques années, sont venus s'ajouter 1 boucher dans la rue du Repentir, 1 charcutier dans la rue des Célestes, et 3 boulangers, un sur la place du Cirque, un sur la place Jouvenet et un au 4 rue Pipet. Avec ses 2 cafés et ses 2 marchands de charbon, ses 2 cordonniers et son coiffeur, le quartier de Pipet est désormais comme un village. Il a tout ce qui lui faut pour la vie quotidienne. Les enfants vont désormais à l'école du quartier. Pour les filles, l'école des Célestes a ouvert en 1887. A cette époque elle est enclavée dans la propriété d'un M. Allais, entre sa maison et son jardin. On y accède par un petit escalier donnant sur la rue Victor-Hugo¹¹, et un passage commun au propriétaire et à l'école (voir fig. 9). Les garçons, quant à eux, iront à l'école Nicolas-Chorier. A partir de 1886, les femmes du quartier descendent leur

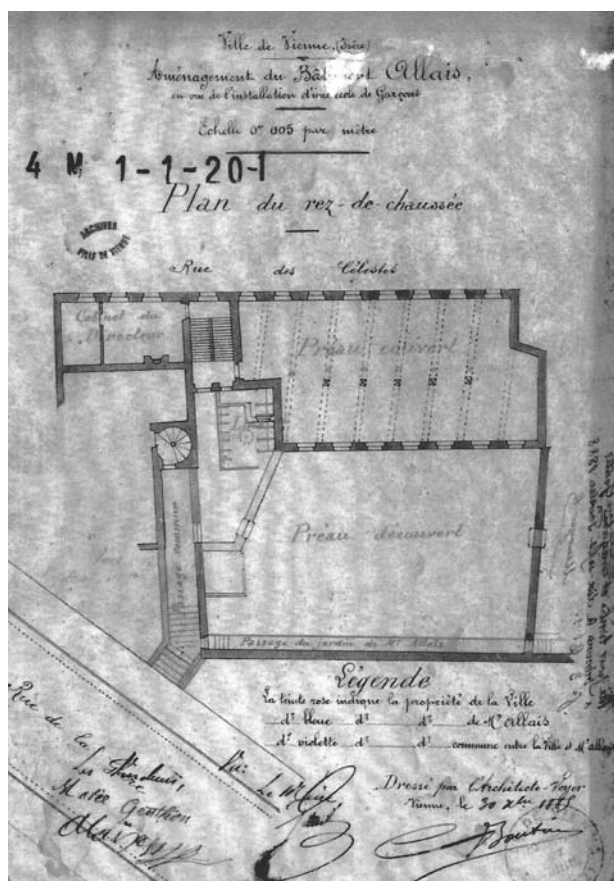


Fig. 9 - L'école de la rue des Célestes en 1885 [Archives communales de Vienne]

11 - Actuellement, cet escalier donne accès à l'ancienne cour de l'école et aux Archives de Vienne. L'école, devenue maternelle, a été entièrement reconstruite en 1975 et s'ouvre maintenant sur la rue des Célestes.



Fig. 10 - Le lavoir de la rue Victor-Hugo.

linge au nouveau lavoir de la rue Victor-Hugo (fig. 10)¹². Au tournant du siècle, la vie sociale du quartier Pipet connaît sans doute son apogée.

La structure sociale du quartier est restée la même qu'en 1849. C'est toujours un quartier populaire où presque les trois-quarts de la population appartiennent à la classe ouvrière ou à l'artisanat. Un habitant sur deux, ou presque, travaille toujours dans la draperie, même si sa composition s'est légèrement modifiée : il y a moins de tisseurs et plus de fileurs, les imprimeurs sur étoffes ont remplacé les teinturiers. La baisse du nombre de tisseurs doit être mise en rapport avec la disparition des huit fabricants. Les petits ateliers

de tissage à façon sont en déclin et la production lainière tend probablement à quitter le quartier ; les ouvriers qui demeurent sur place ne travaillent plus chez eux, mais rejoignent chaque jour les rives de la Gère qui, par la montée des Epies, ne sont guère éloignées de leur domicile. Globalement, la classe ouvrière s'est diversifiée : 35 métiers sont représentés, au lieu de 23 en 1849. Des métiers artisanaux disparaissent (les menuisiers, les tailleurs, les maréchaux-ferrants) et sont remplacés par des ouvriers de la métallurgie (1 ajusteur, 3 mécaniciens) ou de nouveaux métiers du bâtiment (plombier-zingueur). Il faut remarquer aussi l'apparition dans le quartier des premiers noms étrangers : italiens ou espagnols (Camerano, Cavalchino, Menghini, Mirabel), allemands ou slaves, peut-être juifs de l'Est (Kuhn, Nock, Zeissloff). Electeurs français, ce ne sont évidemment pas des immigrés de fraîche date ; mais tous, sans exception, travaillent dans la fabrique de drap comme cardeurs, fileurs ou tisseurs, ce qui correspond effectivement à la première grande vague d'immigration ouvrière de la fin du XIX^e siècle.

La même diversification se retrouve au niveau des couches moyennes où les employés dominent à présent très largement. On perçoit ici le passage d'une société d'ordre à une société d'organisation. Certains de ces employés, qui peuplent désormais le quartier de Pipet, sont liés à la fabrique de drap. D'autres exercent des fonctions publiques dans l'environnement du quartier : le bureau d'octroi de la rue Pipet, le lycée Ponsard, la poste de la rue Victor-Hugo, le

12- Qui existe toujours, à l'angle de la rue de la Charité.

cimetière, la police. Il ne faut point exagérer toutefois ce mouvement de “tertiarisation” du travail, qui est alors à peine amorcé dans une ville essentiellement industrielle. Les employés ne représentent que 10% des électeurs du quartier et ils sont noyés dans la masse ouvrière. En fin de compte, le quartier Pipet se caractérise tout au long du XIX^e siècle par une grande permanence du paysage social et du paysage urbain.

IV - Les transformations du XX^e siècle

Une première modification est due au départ de l'abattoir. Son transfert au bord du Rhône, dans la plaine de l'Isle, pour des raisons évidentes d'hygiène et de commodité, a été décidé en 1893. Mais il faut attendre 1905 pour que l'achèvement des nouveaux locaux de l'Isle¹³ permette de désaffecter l'abattoir de la montée Saint-Marcel. L'emplacement libéré permet alors de construire un dispensaire (rappelons que le terrain appartient à l'hôpital), mais aussi de prolonger la rue des Célestes jusqu'à la montée Saint-Marcel.

Le second événement qui va modifier la structure du quartier est le dégagement du théâtre antique. Sans doute la Séparation de l'Eglise et de l'Etat a-t-elle facilité les choses. En 1907, les Franciscaines du Sacré-Cœur font partie des congrégations expulsées des institutions dont elles s'occupaient. Dans le clos de la rue Pipet, le terrain est libre pour les premiers sondages archéologiques qu'effectue Ernest Bizot dès 1908. En 1911 l'Œuvre du Bon Pasteur se déclare prête à céder sa propriété à la Société des Amis de Vienne¹⁴. En 1914 le repérage de l'ancien théâtre est à peu près achevé et un plan est dressé, qui fait apparaître le tracé supposé de la cavea (voir fig. 13). La guerre passée, la Société des Amis de Vienne négocie avec la communauté du Bon Pasteur qui accepte de vendre à la Ville en 1923. Durant les années vingt, Jules Formigé, l'architecte en chef des monuments historiques, secondé sur place par le conservateur Albert Vassy¹⁵ qui a succédé à Ernest Bizot, arrive à convaincre la municipalité d'acheter ou d'exproprier les maisons de la rue du Repentir, de la place, de l'impasse et de la rue du Cirque qui recouvrent l'orchestre et la scène de l'ancien théâtre. En 1930, les travaux de dégagement sont déjà bien avancés et le maire Datry espère qu'on pourra donner les premières représentations pour les fêtes du Rhône de 1932. Mais les travaux seront plus longs que prévus. Il faudra attendre le 30 juillet 1938 pour que le théâtre antique soit inauguré par une représentation de *La Damnation de Faust* de Berlioz.

En 1934, les expropriations et démolitions de maisons sont donc déjà bien entamées, comme en témoigne le tableau n° 2 (p. 25) : la rue du Repentir (rue Louis-Meunier) est revenue à son nombre d'électeurs de 1849, alors que celui-ci avait augmenté de moitié en 1897 ; c'est la même chose pour la rue du Cirque, qui a déjà perdu une partie au moins de ses maisons du côté est. La place du Cirque n'a plus que 7 électeurs, alors qu'elle en avait 17 en 1849. La rue des

13 - A l'angle du quai Frédéric Mistral et de la rue Jean-Moulin.

14 - Registre des délibérations de la Société des Amis de Vienne, 27/12/1911.

15 - Voir sur ces deux hommes l'article de Roger Lauxerois, « 1939-1945....et le patrimoine viennois ? », *BSAV*, 104, 2009, 4 et 105, 2010, 2.

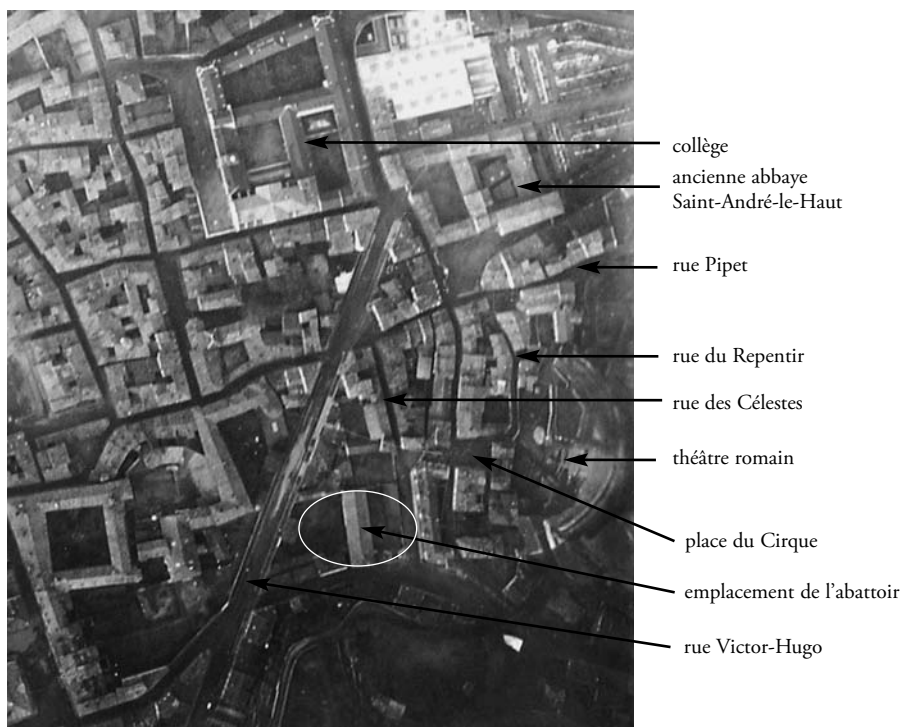
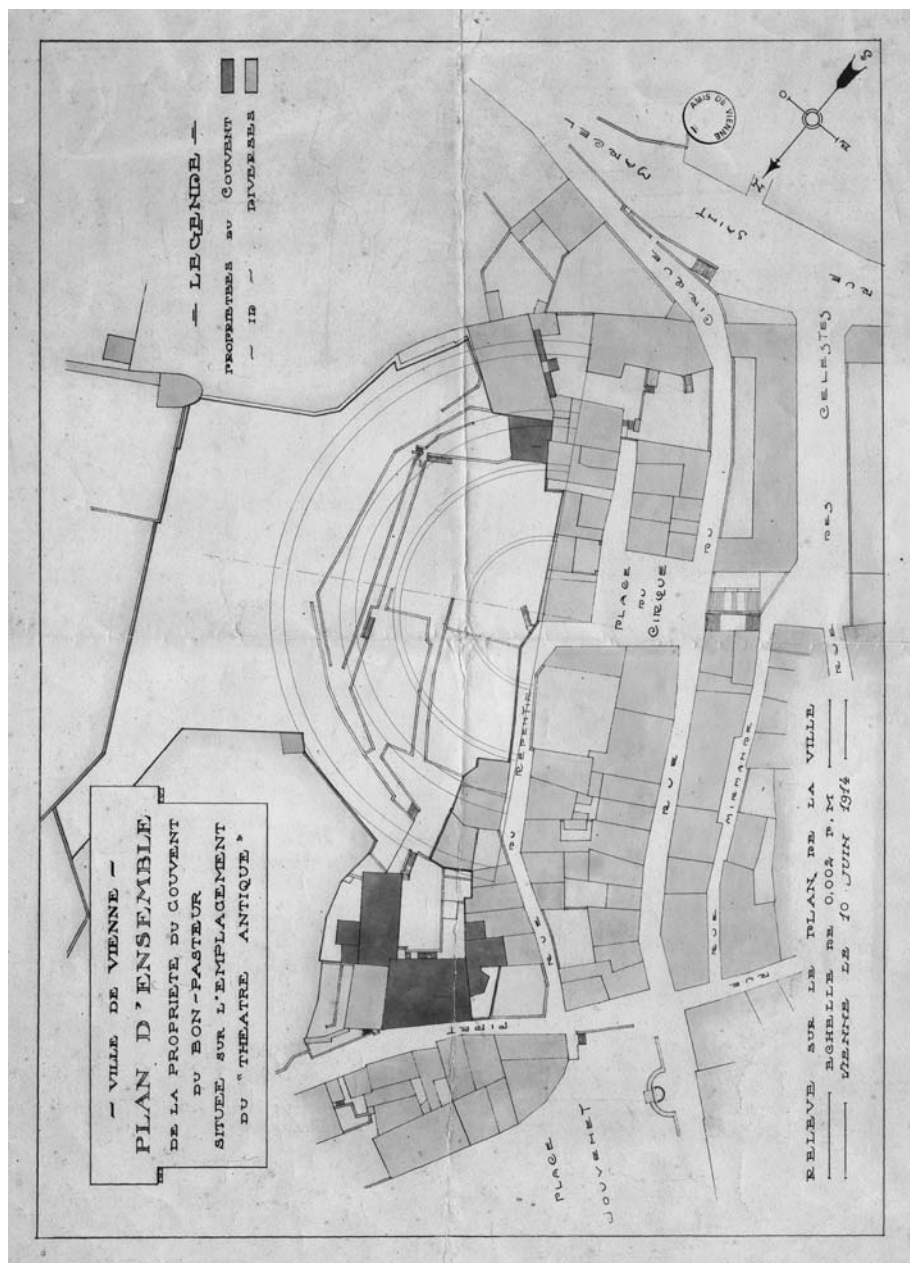


Fig. 11 - Vue aérienne (1920) : le quartier Pipet entre théâtre romain (non encore dégagé - à droite) et rue Victor-Hugo. On reconnaît en haut à gauche les bâtiments du collège Ponsard actuel [photographie, musées de Vienne].



Fig. 12 - Le théâtre romain en cours de dégagement, et les immeubles entre la rue du Repentir et la rue du Cirque avant démolitions (vers 1935) [photographie, musées de Vienne].



Célestes au contraire est passée de 25 électeurs en 1897 à 40 en 1934. Cette augmentation s'explique par le prolongement de la rue. Mais il faut se méfier des chiffres : il n'y a a priori aucune raison immobilière pour que la rue Pipet ait gagné 26 électeurs et la place Jouvenet 9, alors que la cour de l'Ambulance en a perdu 8. Celle-ci par exemple ne semble pas désertée par la vie sociale puisqu'on y a par exemple construit en 1922 un wc public¹⁶. L'augmentation globale du nombre d'électeurs (234 contre 202 en 1849) ne signale donc pas forcément une croissance démographique du quartier. Elle peut s'expliquer par l'acquisition de la nationalité française des immigrés italiens nouvellement inscrits sur les listes électorales. Ou encore par un certain embourgeoisement du quartier, les couches sociales aisées participant plus volontiers à la vie de la cité que les classes populaires. On pourrait le penser en découvrant la maison bourgeoise construite à l'angle de la rue Pipet et de la rue des Ursulines, ou encore le grand immeuble de la rue des Célestes qui fait l'angle de la montée Saint-Marcel (fig. 14) et où habite alors Lucien Hussel. Mais ce sont là des exemples bien isolés.

Certes, le changement social que nous avons vu s'amorcer à la fin du XIX^e siècle se confirme nettement entre les deux guerres. Un électeur sur trois appartient désormais aux classes moyennes. Encore faut-il préciser qu'il s'agit des

Fig. 14 - Immeuble construit vers 1905 à l'emplacement de la partie orientale de l'ancien abattoir.



couches moyennes inférieures, dont les conditions de vie sont très proches des couches populaires. Ainsi ces trois marchands forains ou ce voiturier qui sont sans doute des « gagne-petits ». Ainsi les 46 employés du commerce et de l'industrie (ils n'étaient que 15 en 1897), dont beaucoup sont liés à la draperie. Des travailleurs d'un type nouveau apparaissent dans le paysage social du quartier : l'employé de banque (4 électeurs), le cheminot (7 électeurs), le postier (5 électeurs). En réalité ce relatif essor des classes moyennes ne contredit pas le caractère populaire du quartier de Pipet. Les catégories ouvrières et artisanales sont toujours majoritaires (61%). Le fait nouveau est dans l'affaiblissement des effectifs drapiers qui ne représentent plus qu'un électeur sur quatre. Une grande

16 - Délibération municipale du 18 mai 1922 (ACV 1D33).

partie des tisseurs et des fileurs se sont rapprochés des usines où ils travaillent, à Estressin ou dans la vallée de la Gère. Encore faut-il sans doute relativiser ce déclin par les silences de nos sources. En 1936¹⁷, sur les 41 locataires qui vont être expulsés de la rue Louis-Meunier et de la rue du Cirque pour achever le dégagement du théâtre antique, il n'y a que 10 électeurs. Sur les 31 habitants dont nous ne connaissons pas le métier, il y a 16 femmes et 12 étrangers (un Polonais et onze Italiens). Tout porte à penser qu'une majorité d'entre eux sont des ouvriers de la draperie.

Le changement ne se trouve donc certes pas dans l'embourgeoisement du quartier, mais dans la diversification des classes populaires qui y résident. Le développement de la métallurgie (6 mécaniciens, 4 ajusteurs, 1 tourneur...), l'essor constant du bâtiment (aux 11 maçons et plâtriers-peintres s'ajoutent 4 serruriers, 5 plombiers, 3 électriciens), l'installation de nouveaux artisans (imprimeur, marbrier, relieur, forgeron...), la multiplication des travailleurs sans qualification (22 au lieu de 9) font du quartier Pipet un échantillon complet du peuple viennois. Dans la draperie même, 13 métiers sont représentés au lieu de 7 en 1897 (rattacheur, ourdisseur, monteur, gareur, apprêteur). A ces métiers ouvriers on pourrait fort bien rattacher les employés de fabrique, contrôleurs en tissage, dessinateurs, pris dans nos catégories moyennes, et même les deux enseignants de l'École pratique, qui n'ont qu'à traverser la rue Victor-Hugo pour former les jeunes ouvriers de l'industrie lainière.

Cette population est donc beaucoup plus variée qu'auparavant mais reste une population laborieuse aux revenus modestes. On y retrouve cette cohabitation familiale déjà signalée au milieu du XIX^e siècle. Elle semble particulièrement fréquente dans les familles d'origine étrangère qui restent naturellement soudées dans un environnement où leur intégration n'est peut-être pas complètement achevée. Voici par exemple Louis Camerano, apprêteur, âgé de 60 ans. En 1897, il était fileur, cour de l'Ambulance. Il habite maintenant au 33 de la rue Pipet, avec son fils Emile, employé de banque de 25 ans. Son fils aîné, André, âgé de 30 ans, chaudronnier, habite au 14 de la même rue avec son plus jeune frère, Georges, 24 ans, qui est employé. Voici Quintino Fileppo, tisseur de 55 ans dont l'immigration semble avoir parfaitement réussi, puisqu'il possède une des maisons de la rue Louis-Meunier, dont il va être exproprié deux ans plus tard. Il y loge deux compatriotes, Florindo Arietti et Valentino Mocellini, qui n'ont sans doute pas la nationalité française (en tout cas ils ne sont pas électeurs). Son fils, mécanicien de 25 ans, porte encore un prénom italien, Dolcino, et habite chez ses parents au 21 rue Pipet. Dans le même immeuble habite un autre tisseur italien de 53 ans, François Comi, qui habite avec ses deux fils, un autre Dolcino, tisseur comme son père, 22 ans, et Fiorino, 24 ans, employé en draperie. On peut imaginer entre ces deux familles des liens qui remontent aux origines de leur migration. On le voit, une véritable micro-histoire, dont nous n'avons ici que la vague esquisse, pourrait s'attacher, au plus près de la vie des individus les plus modestes, à reconstituer l'histoire de quelques maisons, où l'on verrait se faire et

17 - Délibération municipale du 13/6/1936 (1D 35).

se défaire les relations de voisinage, comme dans le roman d'Eugène Dabit, *Hôtel du Nord*, qui date justement de cette époque. Ce serait l'objet d'une autre recherche où, en croisant nos listes électorales avec d'autres sources, on rencontrerait les femmes, si cruellement absentes de ce portrait social, et bien sûr les enfants et les jeunes travailleurs.

Pour l'heure, cette analyse sociale du quartier de Pipet s'achève avec les années 1930. La source utilisée ne permet pas d'aller plus loin dans le temps : les

listes électorales de la IV^e République ont disparu des archives de Vienne, et celles de la V^e République, conformément à l'idéologie postmoderne d'un individu unique en son genre et pur de tout ancrage social, ne comportent plus de mention professionnelle. L'histoire s'arrête ainsi à la porte du secret...professionnel. On ne peut dès lors que se borner à un constat très banal : le quartier s'est vidé de sa substance humaine après la 2^e guerre mondiale sous l'effet de l'automobile.



Fig. 15 - La boulangerie du théâtre.

Les piétons sont devenus relativement rares. Les commerces ont disparu du paysage urbain. Le dernier épicier, celui de la rue des Ursulines, a fermé il y a quelques années. Il ne reste plus que la boulangerie du théâtre, à l'angle de la rue des Célestes et de la rue Pipet (fig. 15). Dominée par sa chapelle abandonnée aux touristes du panorama, l'acropole viennoise est devenue d'un calme... olympien. Le Cercle catholique d'ouvriers a fermé ses portes dans les années soixante et sa salle de spectacle a été détruite¹⁸. L'Amicale laïque de la montée Saint-Marcel n'est plus qu'un jeu de boules. Sa salle de spectacle, qui existe toujours, est à l'abandon et fait peine à voir. La montée Saint-Marcel, jadis très animée, a perdu elle aussi tous ses commerces. Le dispensaire qui avait succédé à l'abattoir a été démoli en 1979 pour laisser la place au parc de stationnement en 1982 et à la Caisse d'Allocations Familiales en 1987.

C'est ainsi que le quartier Pipet est devenu un quartier dortoir. Après l'âge religieux des communautés féminines, après l'âge social des travailleurs et des petits commerçants, il est entré en somme dans son *"troisième âge"*. Celui d'un quartier paisible qu'animent ponctuellement les fêtes de la Toussaint et le Festival de Jazz. C'est l'âge de l'automobile et de la vie privée. La résidence des hommes est désormais détachée de l'emploi et du regroupement familial. Elle n'obéit plus qu'aux seuls critères du marché immobilier. D'autres enquêtes nous diront peut-être quelle est la couleur sociale d'un quartier dont le paysage urbain est resté, malgré les mutations entrevues, d'une remarquable stabilité. Pour l'heure nous échappons la vraie vie d'un quartier qui a sombré dans l'anonymat.

18 - La Maison de la culture arménienne s'y est installée en 1985.

Tableau 1 : les métiers

	1849	1897	1934
CLASSES MOYENNES	14 (6,9%)	41 (19,5%)	76 (32,5%)
<i>Petit commerce</i>	8	9	8
cabaretier	2		
débitant		2	
marchand de vin	1		
ancien cafetier			1
logeur	1		
épicier	4	2	2
marchand de charbon		2	
charbonnier			1
marchand forain			3
revendeur		1	
voiturier		2	1
<i>Employés</i>	4	15	45
clerc d'avoué	1		
concierge	2		
commis de négociant	1		
contrôleur chef		1	
contrôleur en tissage			1
conducteur d'électrobus			1
comptable			2
dessinateur			3
garçon de café		1	
retraité C.E.N.			1
employé		9	13
employé de banque		1	4
employé d'épicerie			1
employé d'hôtel		1	1
employé PLM			6
retraité PLM			1
employé en draperie			2
employé de fabrique		2	3
instituteur libre			1
opérateur de cinéma			1
représentant de commerce			3
chauffeur auto			1
<i>Fonctionnaires et assimilés</i>	2	7	16
fontainier	1		
employé à l'octroi	1	1	1
agent de police		1	
secrétaire de police			1
agent voyer		1	1
Préposé aux droits de place			1

fossoyeur		1	1
facteur télégraphiste			1
facteur PTT		2	1
employé des pompes funèbres			1
professeur du Collège		1	1
chef des travaux Ecole pratique			1
contrôleur Ecole pratique			1
retraité de l'enregistrement			1
retraité PTT			1
employé PTT			2
agent PTT			1
<i>Eglise</i>		10	7
missionnaire		5	
Frère des Écoles		5	
chapelain			1
écclésiastique			5
prêtre			1

	1849	1897	1934
BOURGEOISIE	27 (13,4%)	13 (6,2%)	10 (4,3%)
<i>Industrielle et commerciale</i>	11	0	3
entrepreneur			2
drapier	1		
fabricant	7		
marchand en draperies			1
négociant	1		
courtier	1		
agent d'assurance	1		
<i>Administrative et intellectuelle</i>	4	2	3
architecte	1		
légiste	2		
vétérinaire	1		
artiste peintre		1	
directeur du Cercle catholique		1	
conservateur des musées			1
député			1
étudiant			1
<i>Rentière</i>	12	11	4
rentier	1	4	
retraité	2		1
propriétaire	9	7	3

PAYSANNERIE	6 (3%)	5 (2,4%)	3 (1,3%)
cultivateur	5	4	1
jardinier	1	1	2

	1849	1897	1934
PEUPLE OUVRIER	147 (72,8%)	150 (71,9%)	143 (61%)
<i>Draperie</i>	<i>102 (50,5%)</i>	<i>99 (47%)</i>	<i>61 (26%)</i>
écuvilleur	1		
cardeur		2	5
garnisseur	1		1
fileur en gros	1		
fileur	7	20	8
monteur			2
ourdisseur			1
rattacheur			6
gareur			2
échantillonneur			1
tisseur	85	69	23
teinturier	3		
ouvrier teinturier			1
tondeur	3	2	
presseur		2	
ouvrier textile			1
ouvrier en laine		1	
imprimeur sur drap		3	
foulon	1		
foulonnier			4
apprêteur			6
<i>Métallurgie</i>	<i>1</i>	<i>6</i>	<i>16</i>
mineur	1		
chauffeur		1	4
mouleur en fonte		1	
chaudronnier			1
mécanicien		3	6
tourneur			1
ajusteur		1	4
<i>Cuirs et peaux</i>	<i>3</i>	<i>3</i>	<i>0</i>
cordonnier	2	3	
tanneur	1		
<i>Bâtiment</i>	<i>18</i>	<i>21</i>	<i>27</i>
tailleur de pierre	1	2	2
cimenteur		1	
terrassier		1	
maçon	8	5	3
ouvrier maçon		1	3
charpentier	4	4	1
menuisier	3		1
plâtrier	2	3	4
plâtrier peintre		2	1
serrurier		1	4
électricien			3
gazier-plombier			1
plombier-zingueur		1	3
ouvrier plombier			1
<i>Confection</i>	<i>5</i>	<i>0</i>	<i>0</i>
tailleur d'habit	5		

<i>Alimentation</i>	<i>1</i>	<i>7</i>	<i>6</i>
ancien boucher	1		
boucher		1	1
charcutier		1	1
ouvrier charcutier			1
boulangier		3	3
cuisinier		1	
ouvrier brasseur		1	
<i>Artisanat</i>	<i>4</i>	<i>5</i>	<i>8</i>
maréchal-ferrant	3		
ouvrier maréchal		1	
ébéniste	1	1	1
ouvrier ébéniste			1
fabricant de balais		1	
poêlier		1	
imprimeur			1
marbrier			1
coiffeur		1	1
ouvrier coiffeur			1
relieur			1
forgeron			1
<i>Divers</i>	<i>0</i>	<i>0</i>	<i>3</i>
ouvrier au Télégraphe			2
ouvrier tapissier			1
<i>Sans qualification</i>	<i>13</i>	<i>9</i>	<i>22</i>
crocheteur	1		
domestique	3	1	
journalier	7	5	4
manœuvre	2	3	12
manœuvre maçon			1
manœuvre textile			2
journalier PTT			1
journalier textile			1
chiffonnier			1
SANS PROFESSION INDIQUÉE	8 (4%)	0	2 (0,8%)
TOTAL	202	210	234

Tableau 2 : les rues

	1849	1897	1934
Cour de l'Ambulance	19	20	12
Rue des Ursulines	13	11	8
Place Jouvenet	25	20	29
Chemin de Pipet		4	7
Pipet La Salette		9	8
Rue Pipet	43	39	65
Rue des Célestes	22	25	40
Rue Mirmande	9	0	2
Rue du Repentir	15	22	15
Rue du Cirque	39	43	38
Impasse du Cirque		5	3
Place du Cirque	17	12	7
TOTAL	202	210	234

In memoriam...

Marcel Paillaret (1913-2010)



Né à Vienne le 27 juin 1913, issu d'une famille qui exploite un ancien commerce de denrées coloniales dont la fondation remonte à 1802, puis transformé en droguerie dans des lieux qui jadis abritèrent l'abbaye Saint-Ferréol ; il fit ses études au collège Ponsard à Vienne, et souhaitait devenir professeur d'histoire. Le baccalauréat passé, il va à la faculté des lettres de Lyon, avec l'intention de s'y inscrire, mais attiré par une affichette qui indiquait qu'il restait quelques places à l'École de chimie de Lyon, il opte pour cette école, prenant seul sa décision sans en référer à ses parents ; il en sort major. Il est recruté par la société Rhône-Poulenc, où il travaille au Péage-de-Roussillon, au laboratoire de la cellulose, et en devient le chef de service en 1954. Entre-temps il s'est marié et a eu avec Suzanne Labonde-Chautant trois enfants, deux filles et un garçon qui décédera dans des conditions tragiques. Il prend sa retraite en 1974 à 63 ans, et se consacre alors totalement à sa première passion l'histoire, pendant tout le reste de sa longue vie, et ce goût l'amena à rassembler une collection importante d'ouvrages, d'opuscules sur notre ville. Néanmoins il aimait les voyages et fit de nombreuses croisières avec sa femme à travers le monde.

C'était un homme, qui sous un aspect réfléchi, était doux et ferme ; il le prouva en dirigeant les 300 personnes de son service dans une usine où il y avait parfois des grèves dures. Le travail à l'usine lui prenait tout son temps, aussi chez lui il ne s'occupait pas de « l'intendance », mais après la disparition de sa femme il sut faire face à sa solitude. S'il fut enthousiaste pendant la rédaction de son œuvre, il fut parfois amer par la suite, car il ne rencontra aucune reconnaissance officielle de la part des édiles viennois, tout comme le chanoine Cavard, et cette ingratitude le chagrinait, mais il se consolait en voyant qu'au fil des ans, ses mérites étaient reconnus par la communauté intellectuelle.

Il commença son travail d'historien par quelques articles publiés dans le *bulletin de la Société des Amis de Vienne*, puis se décida à faire une « grande

œuvre » en abordant une vaste synthèse sur le Moyen Age, que personne durant le XX^e siècle, n'avait osé réaliser. Les débuts furent laborieux et difficiles d'autant qu'il commençait par une période où les documents sont rares, contradictoires et parfois légendaires ; néanmoins cela ne le découragea pas. Inlassablement il consultait les archives, comparait les différentes sources, lisait avec délectation tous les écrits, prenait des notes, bref il rassembla une immense documentation qu'il fallut un jour mettre au propre. Cela lui a demandé de nombreuses heures d'un labeur intense (quinze années) et l'occupait à plein temps. Au fur et à mesure qu'il avançait dans son travail, il acquit une maîtrise plus grande des textes, et exerçait un esprit de critique ; bien sûr on peut toujours trouver des faiblesses, lui reprocher quelques erreurs, quelques oublis, mais à sa décharge il faut souligner qu'il n'avait pas reçu la formation universitaire d'historien.

Pour publier son ouvrage, il le fit à compte d'auteur : un premier tirage à cinq cents exemplaires car il ne savait pas quel serait l'accueil du public ; or celui-ci fut très favorable, si bien qu'il envisagea une seconde édition revue et corrigée, tirée à trois cents exemplaires, édition qui fut en quelques mois épuisée... Cela montre bien tout l'intérêt du livre.



Il s'est éteint à Valence le 28 juillet 2010 après avoir accompli, disait-il, ce que lui avait soufflé un proverbe arabe : « dans la vie il faut avoir fait trois choses : avoir un fils, planté un arbre, et écrit un livre.... »

Publications :

■ Dans le *Bulletin de la Société des Amis de Vienne* :

« La tour de l'Horloge de Vienne », 68, 1973, 1, p. 43-47.

« Les déboires du citoyen curé Mallet, dernier desservant de Notre-Dame-de-la-Vie », 68, 1973, 3, p. 7-11.

« L'abbaye de Saint-Ferréol et l'un de ses derniers abbés, Jean Le Lièvre, premier historien de Vienne », 70, 1975, 2, p. 25-39.

« Bulle de Clément VI, pape d'Avignon (1342-1352), portant nomination de l'archevêque de Vienne, Pierre II ou Pierre-Bertrand le 3 octobre 1352 », 81, 1986, 1, p. 37-40.

« XVII^e centenaire du martyre de saint Maurice, patron de l'Eglise de Vienne », 84, 1989, 3, p. 80-105.

« Le vieux château des archevêques de Vienne à Seyssuel (Isère). Son histoire », 88, 1993, 2, p. 51 - 63.

« Girart de Vienne, histoire et légende », 89, 1994, 2/3 p. 99 -103.

■ **Son ouvrage :**

Vienne sur le Rhône au Moyen Age (468 -1450) Vienne, Vienne Imprim, 1987, 578 p.

Vienne sur le Rhône au Moyen Age, 2^e édition revue et corrigée, Vienne, Vienne Imprim, 1993, 578 p.

[André Hullo]

Pierre Thomas

Le 25 mars 2011 étaient célébrées à la cathédrale Saint-Maurice les obsèques de Pierre Thomas, décédé à l'âge de 78 ans. De 2008 à la fin de 2010 Pierre Thomas présida l'association Cathédrale Vivante, où il avait accepté de prendre la succession de Christian Trouiller. Il se consacra activement et avec générosité à son rôle d'animateur d'une association qui cherche à rendre vivant le patrimoine monumental et historique que constitue l'ancienne cathédrale et primatiale Saint-Maurice. Malgré un handicap qui le privait progressivement des facultés normales de la vue, il assumait avec ténacité et droiture ses responsabilités, comme il le fit aussi au service de la paroisse Sanctus où il tenait la comptabilité, ainsi que celle de la Maison des services diocésains de la rue Vimaine. Animé d'une foi profonde qui dirigeait sa vie, il était aussi passionné par la ville de Vienne où il s'installa en 1982, avec sa femme Anne et leurs cinq enfants. On comprend combien il put être heureux lorsqu'une de ses filles devint guide-conférencière à Vienne même, chargée de faire découvrir les facettes de l'histoire de Vienne, et ses monuments prestigieux, parmi lesquels la cathédrale qu'il affectionnait particulièrement...

Pierre Thomas était diplômé en expertise comptable ; il fut adjoint au directeur financier à la CCMC ; il assura aussi des cours de gestion à l'Institut français de gestion. Puis il travailla au sein d'une petite entreprise de services informatiques, jusqu'au moment où ses déficiences visuelles l'obligèrent à prendre une retraite anticipée.

[Roger Lauxerois]

Informations

“Le concile de Vienne, 1311-1312. Au crépuscule des Templiers. ”

Histoire et commémoration 2011-2012

Depuis les derniers mois de l'année 2010, deux associations viennoises, Cathédrale Vivante et la Société des Amis de Vienne, appuyées sur l'Église de Vienne, ont mis sur pied un programme de manifestations destinées à marquer le 700^e anniversaire du concile de Vienne, 8^e concile œcuménique, dont la mémoire populaire n'a retenu que l'affaire des Templiers.

Commémorer cet épisode historique qui eut Vienne comme cadre

Commémorer le concile de Vienne qui se réunit du 16 octobre 1311 au 6 mai 1312, sous la présidence du pape Clément V, en retrouvant les protagonistes et leurs conflits d'intérêts ; en redéfinissant la scène où se déroulèrent les sessions du concile : la cathédrale Saint-Maurice, la ville même de Vienne au début du XIV^e siècle. C'est une occasion non pas de réviser l'histoire en la manipulant, mais c'est un temps pédagogique privilégié où, à la lumière des travaux d'historiens, il est proposé de redonner à notre temps les clés pour comprendre le passé.

Le calendrier des opérations principales s'échelonne du mois d'octobre 2011 au printemps 2012. En préliminaire Cathédrale Vivante a déjà eu l'initiative d'une opération de dépoussiérage effectuée dans la cathédrale Saint-Maurice, en août dernier.

- Un cycle de conférences (une par mois) ouvert à tous débutera le 19 octobre 2011 au musée gallo-romain de Saint-Romain-en-Gal-Vienne, à 18h30.
- Un colloque scientifique (sur 2 journées, fin mars 2012)
- Un concert de musique ancienne (ensemble Gilles Binchois) à la cathédrale : le 15 mai 2012.
- Des visites-conférences à la cathédrale : la cathédrale du XIII^e-XIV^e siècle d'après les travaux récents (suivi du chantier de restauration de la cathédrale, examen des élévations par les chercheurs et archéologues d'Archeodunum).
- Pérennisation et réactualisation de l'exposition temporaire “Sculpture romane à la cathédrale Saint-Maurice”.
- Diaporamas sur la cathédrale.
- Dans la cathédrale Saint-Maurice : pose d'une plaque commémorant le concile œcuménique de 1311-1312.
- Numéro spécial du *Bulletin de la Société des Amis de Vienne* à l'automne 2012.

- D'autres opérations sont envisagées en partenariat avec la librairie Lucioles.
- D'autres opérations sont envisagées en concertation avec les services viennois du patrimoine, et les archéologues intervenant sur les monuments historiques (cathédrale, abbatale Saint-André-le-Haut).
- Cette programmation bénéficie actuellement du soutien financier de la Ville de Vienne, du Conseil général de l'Isère, de la commune de Saint-Romain-en-Gal avec l'aide du Conseil général du Rhône.

La suppression (et non la condamnation) de l'ordre militaire des Templiers créé deux siècles plus tôt pour assurer la sécurité des pèlerins en Terre Sainte, fut réglée au cours du concile viennois par une sentence pontificale, la bulle *Vox in excelso*. Mais cette décision conciliaire et les accommodements qui l'ont préparée masquent tout le reste : le différend théologico-politique qui opposait la papauté et la monarchie française (le roi très chrétien, Philippe IV le Bel déterminé à dégager le pouvoir royal de la tutelle du pouvoir spirituel) ; la détermination du monarque français à contrôler davantage le clergé français, et à le soumettre à des prélèvements fiscaux ; l'accroissement du domaine royal (rattachement de Lyon à la France 1292-1307). Ce contentieux fut résolu, au-delà des jeux et des intérêts opposés, par le biais de coups de force et de compromis.

Vienne était alors ville de l'Empire romain germanique, et c'est là que le pape Clément V, dès le 12 août 1308 voulut convoquer le concile, quelques mois seulement après le début de l'Affaire des Templiers : la rafle organisée par Philippe IV le Bel (13 octobre 1307) contre les membres de l'ordre du Temple, et le début de leur procès en hérésie. Mais la convocation au concile ne limitait pas l'ordre du jour au destin du Temple. La réforme de l'Église, celle de ses mœurs étaient inscrites dans l'agenda de l'assemblée conciliaire de même que le projet d'une relance de la croisade (en Terre Sainte ou en Espagne ?). Des questions concernant la discipline ecclésiastique devaient être aussi abordées : les communautés béguines, la pauvreté chez les frères franciscains ; les relations entre les ordres religieux prêcheurs et l'autorité épiscopale. Des questions d'orthodoxie doctrinale devaient aussi être débattues (ainsi l'union de l'âme et du corps). La généralisation de la Fête-Dieu (fête du Saint-Sacrement, instituée en 1264), y fut confirmée par le pape Clément V.

*Renseignements par voie de presse, affichage, et documents d'information
et sur le site www.cathedraledevienne.com*

CONFÉRENCES

Le cycle de conférences 2011-2012 est inscrit dans le programme des activités proposées autour de la commémoration : “*Le concile de Vienne, 1311-1312 - Au crépuscule des Templiers*” (voir ci-dessus).

Les conférences ont lieu comme les années précédentes, le mercredi,

- à l'auditorium du **musée gallo-romain de Saint-Romain-en-Gal - Vienne,**
- **à 18h 30** (durée moyenne 1h15).- Entrée libre.
- ***Retenez les dates des premières conférences***

19.10.2011 - “*Le procès des Templiers*” par Alain Demurger (maître de conférences honoraire à l'université Panthéon-Sorbonne)

16.11.2011 - “*La fin du Temple dans les pays dauphinois*” par René Verdier (maître de conférences, université Pierre-Mendès-France, Grenoble II)

14.12.2011 - “*Vienne et le Rhône, au début du XIV^e siècle*” par Jacques Rossiaud (professeur émérite d'histoire médiévale, université Lumière Lyon II).

CONVOCATION A L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

L'assemblée générale de la Société des Amis de Vienne aura lieu
le lundi 7 novembre 2011, à 17h
au siège de l'association, 5 rue de la Table Ronde, 38200 - Vienne.

Tous les membres de l'association sont invités à participer à cette assemblée annuelle. En cas d'impossibilité vous pouvez adresser une procuration à Monsieur le Président de la Société des Amis de Vienne,
5 rue de la Table-Ronde, 38200 - Vienne.

SOUSCRIPTION

Notre adhérent Charles GONTIER nous fait connaître
la publication prochaine par ses soins de l'ouvrage
“La maison des champs en sud Viennois rhodanien”.

Prix de souscription 32 € (+ 5 € de port) jusqu'au 30 octobre 2011.

Commander à M. Charles GONTIER
10, rue de Bourbourey - 38550 CLONAS-SUR-VARÈZE

ATTENTION !

**TOUTES LES COTISATIONS ET ABONNEMENT
COMMENCENT AU 1^{er} JANVIER**

Le règlement de la cotisation et de l'abonnement doit être effectué pendant le premier trimestre (sans omettre les sommes dues à titre antérieur).

Faites un effort pour que ce bulletin continue à paraître. Dès aujourd'hui, envoyez votre règlement.

MERCI

**FICHE DE COTISATION ANNUELLE
ET D'ABONNEMENT
AU BULLETIN DES "AMIS DE VIENNE"**

NOM :

Prénoms :

Adresse (pour l'envoi du bulletin par la Poste) :

.....

Code postal : **Ville :**

TARIFS POUR 2011

Adhésion annuelle (5 €) + abonnement (25 €)* = **30 €** ☐

*donnant droit à la livraison du bulletin trimestriel

Adhésion membre bienfaiteur **35 €** ☐

Adhésion annuelle individuelle (sans abonnement au bulletin) **5 €** ☐

Abonnement annuel au bulletin **25 €** ☐

A retourner, accompagnée du règlement par chèque bancaire ou postal (C.C.P. Lyon 185-71 J), à l'adresse du siège social : **"Amis de Vienne"**
5, rue de la Table-Ronde - 38200 Vienne.

A découper selon le pointillé